



Vol. I.

MONTRÉAL, DÉCEMBRE 1896.

No. 3.

Afin de pouvoir rendre compte à nos lecteurs du concert d'Albani, et aussi par suite de la fête de l'Immaculée-Conception, notre numéro a dû être retardé de quelques jours.

COLLABORATEURS :

MM. R. OCT. PELLETIER
F. JEHIN-PRUME
ARTHUR LETONDAL
ACHILLE FORTIER

M. ERNEST GAGNON
M^{lle} VICTORIA CARTIER
MM. Ed. MAC-MAHON
DR. S. DUVAL

CAUSERIE MUSICALE

LEST-IL un art au monde qui soit aussi superficiellement, jugé que la musique ?

En est-il un sur lequel s'exerce la critique avec autant de naïve assurance ?

Tel qui, par raison d'incompétence, se récusé lorsqu'il s'agit d'apprécier un tableau, a bientôt fait, tout en affirmant, *ne pas s'y connaître*, de déclarer assommante telle ou telle composition qui lui paraît quelque peu compliquée parce qu'elle ne contient ni harmonies, ni rythmes, ni procédés qui lui soient familiers. "C'est du Wagner", dira-t-il ironiquement. Le nom de ce maître étant pour lui synonyme d'absence de mélodie.

Tel autre, et celui-là est légion, refuse à la musique tout côté sérieux ; comme le droit d'être sévère, triste ou pathétique. A son avis, tout morceau qui n'a pas pour effet d'inspirer la gaieté et de divertir, n'est pas digne d'attention. C'est vraisemblablement à lui que l'on doit la pseudo-critique où se lit la phrase suivante : "le chant et la musique ont été rendus avec beaucoup d'entrain." Ce dernier mot est évidemment à ses yeux le superlatif de l'éloge, le résumé de toutes les qualités d'une exécution !

Distraire et amuser étant les seuls rôles attribués par l'erreur populaire à la musique, il ne faut plus s'étonner des abus qui l'accompagnent dans le culte, non plus de la dispa-

rité existant entre le caractère de certaines mélodies et celui des paroles ; entre le jeu de l'orgue et la circonstance liturgique, car plaire toujours et quand même, semble être l'unique préoccupation de la plupart des musiciens à l'église.

Il est à remarquer que le plain-chant, alors qu'il était toute la musique, n'eut jamais pour but le plaisir de l'oreille, c'était une forme de la prière, plus expressive, plus vivante que le simple débit, voilà tout.

La musique moderne, comme le plain-chant, doit être entièrement subordonnée à l'expression des paroles, et le compositeur peut y faire concourir au besoin les ressources immenses dont il dispose pour produire l'émotion, parce que l'Eglise, en adoptant la tonalité moderne, a admis l'art tout entier, et n'exclue que les airs entendus au théâtre et autres reminiscences profanes.

Adversaires et partisans de la musique à l'église pourront désormais se rencontrer sur un terrain commun : *la vérité dans l'expression*.

Comment se fait-il que cette règle essentielle de l'esthétique généralement observée au théâtre, ait été si négligée à l'église, même par des maîtres ? Le *Cujus animam* de Rossini ; et son air *di bravura* au rythme élégamment symétrique, est assurément très agréable, très enlevant, mais est-ce bien là le sentiment tout de tristesse et de compassion qu'expriment les paroles ?

Combien d'autres compositions, véritables contre-sens liturgiques, qui ne valent pas, musicalement parlant, le *Stabat* de Rossini, ne sont-elles pas en vogue : *Ave Maria* en style de romance avec cadence et vocalises à l'italienne, *Tantum ergo* et *Genitori* sous forme de valse suivie d'un temps de galop. Il ne manque plus qu'une petite sauterie pour rendre tout à fait aimable l'assistance aux offices. Je m'arrête car je prévois l'indignation des admirateurs et admiratrices de Concone, Battmann, Tempia, Bordèse, Claude Augers et autres auteurs de motets ou pièces d'orgue dans le genre facile semillant et à l'eau de roses.